

**Journée de la Mémoire de l'holocauste et  
de la prévention des crimes contre l'humanité**

**72<sup>ème</sup> anniversaire de la libération du camp  
d'Auschwitz**

**Jeudi 25 janvier 2018**

**Allocution d'Eric LEJOINDRE**

**Allocution d'Eric Lejoindre**

Mesdames et Messieurs les élus,

Madame la présidente de l'AMEDJ, chère  
Micheline WLOS

Mesdames et Messieurs les présidents et  
responsables des associations d'anciens  
combattants et de la mémoire,

Mesdames et Messieurs les Professeurs, des  
écoles Houdon, Forest et du collège Maurice  
Utrillo

Mesdames et Messieurs,

Chers collégiens, chers écoliers,

Elle s'appelait Sarah, elle n'avait pas huit ans... »

Sa vie c'était douceur rêves et nuages blancs  
Mais d'autres gens en avaient décidé autrement  
Elle avait tes yeux clairs et elle avait ton âge  
C'était une petite fille sans histoire et très sage  
Mais elle n'est pas née comme toi ici et  
maintenant

Comme toi est une chanson de Jean-Jacques  
Goldman Il y présente Sarah, une enfant juive  
victime de la barbarie nazie durant la Seconde  
Guerre mondiale.

L'idée de cette chanson est venue à Goldman en  
regardant la photo d'une petite fille, dans un  
album de famille de sa mère qui était née en  
Allemagne

Combien de petites Sarah, Myriam, Wanda de  
David, de Simon ne levèrent-ils pas le doigt à  
l'appel de leur nom pour répondre : « présent »  
en cette rentrée des classes d'Octobre 1942.

Combien de maîtres et de maitresses, malheureux mais impuissants, n'osèrent dire la vérité aux enfants qui s'étonnaient.

Combien de silences, de rires étouffés... Combien de cahiers, de trousse, de crayons à papiers que Sarah, Miriam ou David se réjouissaient de déposer fièrement sur leurs bureaux sont restés oubliés ou lacérés dans l'appartement où sous bonne garde afin qu'ils ne s'enfuient pas, ils furent arrêtés.

Leurs parents pour atténuer l'effroi leur disaient qu'ils partaient pour Pitchi Poï, d'où ils ne revinrent jamais.

Les enfants soupçonnaient que les grands ne leur disaient- pas toute la vérité, mais pouvaient-ils imaginer comment et où les emporteraient ces trains

«J'ai vu passer un train. En tête, un wagon contenait des gendarmes français et des soldats allemands. Puis venaient des wagons à bestiaux plombés. Des bras maigres d'enfants se

cramponnaient aux barreaux. Une main au dehors s'agitait comme une feuille dans la tempête. Quand le train ralentit, des voix ont crié 'Maman.' Et rien n'a répondu que le grincement des essieux».

Ce récit, c'est celui d'Edith Thomas, une résistante, publié clandestinement en octobre 1942, dans un numéro des *Lettres françaises*.

Ce qu'elle a vu, les déportés dont nous commémorons aujourd'hui la mémoire l'ont vécu.

C'est le cas des 90 « tout petits » du 18<sup>e</sup>, trop petit pour avoir été à l'école et des 700 enfants dont les noms figurent maintenant sur des plaques apposées dans chacun des établissements scolaires du 18<sup>e</sup>.

C'est le cas des plus de 76.000 déportés de France, dont 11.000 enfants.

C'est le cas des millions de déportés, de victimes des camps de la mort en Europe.

Ces femmes et ces hommes, ces enfants, par centaine de milliers, ont été arrachés à leur famille. Beaucoup n'auront vu des camps que la sélection, l'humiliation, la chambre à gaz.

D'autres ont subi la lente deshumanisation qui, inéluctablement, conduit à la pire des morts, dans le froid et la boue, sous les hurlements et les coups et la peur et la faim.

Des victimes, il ne devait rien rester. C'était là le projet des bourreaux : détruire, anéantir, effacer.

Ceux qui descendaient des trains de la mort devaient non seulement être tués, ils devaient aussi être oubliés.

Alors ici aujourd'hui, nous luttons pour que rien ne soit oublié.

«Rien ne s'efface : les convois, le travail, l'enfermement, les baraques, la maladie, le froid, le manque de sommeil, la faim, les humiliations, l'avalissement, les coups, les cris... rien ne peut ni ne doit être oublié. Mais, au-delà de ces horreurs,

seuls importent les morts. [...] C'est le poids effrayant du vide que l'oubli n'a pas le droit de combler et que la mémoire des vivants habitera toujours».

Voilà comment, dans *Une Vie*, Simone Veil raconte, elle qui perdit son père, sa mère, son frère. Voilà la force de ce cri, de cet appel, à n'oublier personne.

Personne, aucune des victimes de la barbarie.

Car cette mémoire, nous la devons aux victimes.

J'ai visité Auschwitz. J'ai vu la mécanique implacable à l'œuvre, usant de tous les outils de la modernité pour tuer.

Mais à Auschwitz, j'ai aussi vu la méticulosité des nazis à effacer les traces. Celles de leurs crimes, sans doute. Celles de leurs victimes surtout. Alors oui, nous devons cette mémoire aux victimes.

Nous devons cette mémoire aux victimes, mais nous la devons aussi au futur.

Nous la devons au futur parce que nous constatons, ici même, à Paris, que la haine frappe

à nouveau. Alors nous devons dire, nous devons redire, que rien, rien, ni le contexte Proche-oriental, ni la misère sociale, ni l'ignorance même ne sont des circonstances atténuantes, moins encore des justifications, à de pareils crimes.

Avec la Shoah, avec le massacre de tout un peuple simplement parce qu'il était ce peuple, c'est toute l'Europe qui a sombré.

Elle n'a pas sombré du jour au lendemain, mais au cours d'un long processus qui a commencé par quelques actes pour aboutir au pire des crimes.

Un long processus qui a commencé par la division pour finir par la destruction.

Un long processus, qui a débuté quand certains ont haï d'autres seulement parce qu'ils étaient ces autres.

Je ne veux pas aujourd'hui entamer d'hasardeuses comparaisons.

Mais je veux rappeler une chose : on sait ce qui nourrit la bête immonde, on sait ce qui la fait prospérer, on ne sait jamais que trop tard quand elle s'est réveillée.

Alors oui, cette mémoire nous la devons au futur. Et la cérémonie que nous tenons aujourd'hui, chers enfants, est une belle façon, une magnifique façon de remplir notre devoir.

Car cette mémoire, nous devons la transmettre.

Transmettre, c'est d'abord continuer le travail lucide d'éducation et de réflexion sur l'origine et les circonstances de cette horreur, survenue au cœur de la civilisation européenne, en plein vingtième siècle.

Transmettre, c'est dire ce que furent les responsabilités des uns et des autres, des décideurs comme des bourreaux quotidiens, des

idéologues nazis comme de tous ceux qui les ont accompagnés, des États mais aussi des peuples.

Transmettre, c'est partager. C'est partager un savoir.

Un savoir qui, parce qu'il est transmis dans sa réalité historique, ne se nie pas.

Sachons rappeler ce qu'a été la Shoah, dans toute son ampleur, les plus de 5 millions de victimes, dont plus de trois millions dans les camps à Auschwitz-Birkenau, à Treblinka, à Belzec, à Majdanek, à Sobibor notamment.

Enseignons notre histoire, celle des victimes de la shoah en France, des 76.000 déportés de France – et des 2.500 qui sont revenus. N'oublions pas les 3.000 morts des camps en France, des au moins mille victimes, abattues sommairement sur notre territoire.

Mais enseignons aussi l'histoire de ceux qui ont résisté.

Car au plus profond de la nuit et du brouillard, il y eut les justes. Il y eut ces milliers d'hommes et de femmes qui ont sauvé des vies, qui ont ouvert leurs portes au péril de leur vie.

Ces milliers d'initiatives individuelles, ces centaines d'organisations collectives sont la preuve que rien ne doit jamais éteindre l'invincible espoir, cet espoir dans l'être humain.

Cela, tout cela, c'est notre histoire. Notre histoire à tous.

Ne laissons personne, jamais, croire que tout cela aurait pu ne pas être.

Nier ces crimes, c'est mettre en danger notre avenir.

Nier ces crimes, c'est tuer l'espoir.

C'est tuer l'espoir de la paix.

De la paix que les Européens ont su construire après la seconde guerre mondiale, tirant enfin les leçons de notre histoire, refusant de laisser se perpétuer la haine entre les peuples.

Nous protéger contre la haine des autres, c'est l'ambition première des fondateurs de l'Europe unie.

Ils étaient animés par la volonté de réconcilier des peuples si longtemps ennemis.

Ils savaient que le chemin serait long, mais ils l'ont entamé. A nous de le poursuivre.

Voilà, mesdames et messieurs, voilà, chers enfants, pourquoi nous sommes réunis ce matin à la mairie du 18<sup>e</sup> pour cette cérémonie.

Pour nous rappeler à notre devoir.

J'ai visité Birkenau, sous la neige, alors que je longeais la *Judenramp*, ce quai sur lequel descendaient les victimes des trains de la mort, il m'est revenu une phrase rapportée dans un livre de témoignage de rescapés des camps.

C'est une phrase d'une lettre écrite à ses parents et jetée derrière les barbelés du camp de Pustkow, en Pologne, par le petit Chaïm, 14 ans.

Voilà ce qu'il écrivait à ses parents, Chaïm : «si le ciel était du papier et si toutes les mers du monde était de l'encre, ils ne suffirait pas pour vous décrire ma souffrance et tout ce qui se passe autour de moi».

Mesdames et Messieurs, chers enfants, n'oublions pas.